

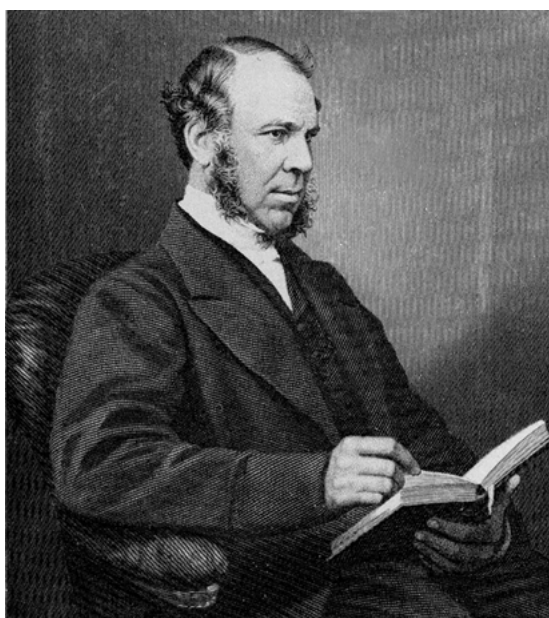
J.C. RYLE

TIENS BON !



TIENS BON !

J.C. Ryle



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

Tiens bon !	2
1. La véracité et l'exclusivité du christianisme	2
2. L'autorité, la suprématie et l'inspiration divine de la Bible	5
3. La doctrine du péché et de la corruption de la nature humaine	8
4. Le pardon des péchés grâce à la mort expiatoire de Jésus-Christ sur la croix	10
5. L'oeuvre du Saint-Esprit	12
6. L'état de l'homme après la mort	14

Tiens bon !

(Discours adressé aux ministres de Liverpool, 4 novembre 1890)

« Retenez ce qui est bon » (1 Th 5.21).

Ma trompette ne doit pas émettre de son ambigu. Malgré une prospérité matérielle abondante, nous semblons, en tant que nation, être assis au bord d'un volcan, et nous risquons à tout moment d'être réduits en morceaux, de devenir une épave et une ruine.

Pire que tout, l'air semble rempli d'un agnosticisme vague et d'incrédulité. La foi languit et diminue partout, et semble prête à mourir. La grande majorité des hommes, des plus haut placés aux plus humbles, semblent penser que « rien n'est certain en matière de religion » et que ce que l'on croit n'a pas grande importance. Même dans nos Universités, la tendance à multiplier les « choses douteuses » du christianisme et à réduire les éléments essentiels semble croître et augmenter chaque année. Tous les fondements de la foi sont ébranlés.

En des temps tels que ceux-ci, je ne ferai point d'excuse de vous exhorter à prendre garde de ne pas perdre, de manière insensible, votre emprise sur la vérité chrétienne, et à ne pas la tenir avec des doigts glissants et tremblants. Je vous demande donc de m'écouter patiemment en ce jour, tandis que je cherche à vous exposer une liste de points cardinaux sur lesquels je pense qu'il est d'une importance essentielle de retenir fermement « ce qui est bon ». Bien entendu, je ne m'attends point à ce que vous soyez tous d'accord avec certaines des choses que je vais dire. Bien loin de là ! Je ne prétends nullement à l'infailibilité. Mais en tout cas, vous ne serez point laissés dans l'ignorance de mes opinions.

1. La véracité et l'exclusivité du christianisme

Avant toute chose, permettez-moi de vous exhorter à tenir fermement le grand principe que le christianisme est entièrement vrai, et la seule religion que Dieu ait révélée à l'humanité.

Dans les revues, magazines, journaux, conférences, essais, romans, et parfois même dans les sermons, une multitude d'écrivains ingénieux ne cessent de mener une guerre acharnée contre les fondations mêmes du christianisme. La raison, la science, la géologie, l'anthropologie, les découvertes modernes, la libre pensée, sont toutes audacieusement présentées comme étant de leur côté. On nous répète sans cesse de nos jours qu'aucune

personne éduquée ne peut réellement croire en la religion surnaturelle, ou à la pleine inspiration de la Bible, ou à la possibilité des miracles. Des doctrines anciennes telles que la Trinité, la Divinité de Christ, la Personnalité du Saint-Esprit, l'Expiation, l'obligation du Sabbat, la nécessité et l'efficacité de la prière, l'existence du diable, et la réalité du châtement futur, sont tranquillement mises de côté par de nombreux prétendus leaders de la pensée moderne, comme de vieux almanachs inutiles, ou jetées par-dessus bord avec mépris comme un encombrement ! Et tout cela est fait si habilement, et avec une telle apparence de candeur et de libéralisme, et avec de tels compliments à la capacité et à la noblesse de la nature humaine, que des multitudes de chrétiens instables sont emportées comme par un torrent, et deviennent partiellement ébranlées, sinon font naufrage complet de leur foi.

L'existence de ce fléau d'incrédulité ne doit pas nous surprendre un instant. Ce n'est qu'un vieil ennemi sous un nouvel habit, une vieille maladie sous une nouvelle forme. Depuis le jour où Adam et Ève sont tombés, le diable n'a jamais cessé de tenter les hommes à ne pas croire Dieu, et à leur dire, directement ou indirectement, « Vous ne mourrez point », même si vous ne croyez pas. En particulier, dans les « derniers jours », nous avons l'attestation des Écritures pour attendre une moisson abondante d'incrédulité : « Mais, quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » « Les hommes méchants et imposteurs avanceront toujours plus dans le mal ». « Dans les derniers jours, il viendra des moqueurs avec leurs railleries » (Lu 18.8 ; 2 Ti 3.13 ; 2 Pi 3.3). Ici en Angleterre, le scepticisme est ce reflux naturel du semi-papisme et de la superstition, que beaucoup d'hommes sages avaient depuis longtemps prédit et attendu. C'est précisément cette oscillation du pendule qu'entrevoyaient les étudiants clairvoyants de la nature humaine ; et elle est venue.

Mais, de même que je vous dis de ne point vous étonner du scepticisme répandu de notre époque, je dois aussi vous exhorter à ne pas être ébranlés dans votre esprit par celui-ci, ni à être détournés de votre constance. Il n'y a aucune raison réelle de s'alarmer. L'arche de Dieu n'est point en danger, bien que les bœufs semblent la faire vaciller. Le christianisme a survécu aux attaques de Hume et Hobbes et Tindal ; de Collins et Woolston et Bolingbroke et Chubb ; de Voltaire et Paine et Holyoake. Ces hommes firent grand bruit en leur temps, et effrayèrent les esprits faibles ; mais ils n'ont pas produit plus d'effet réel que les voyageurs oisifs qui gravent leurs noms sur la grande Pyramide d'Égypte. Soyez assurés que le christianisme, de même, survivra aux attaques des écrivains habiles de notre temps. La nouveauté déconcertante de nombreuses objections modernes à la révélation, sans doute, leur donne une apparence plus sérieuse qu'elles ne le sont réellement. Néanmoins, il ne s'ensuit pas que des nœuds difficiles ne peuvent être défaits, parce que nos doigts ne peuvent les dénouer, ou que des difficultés redoutables ne peuvent être expliquées, parce que nos yeux ne peuvent les percer ni les expliquer. Quand vous ne pouvez répondre à un sceptique, contentez-vous d'attendre plus de lumière ; mais ne renoncez jamais à un grand principe. En religion, comme dans beaucoup de questions scientifiques, disait Faraday, le célèbre chimiste, « la plus grande sagesse consiste souvent à s'abstenir judicieusement de porter un jugement. » Lorsque les sceptiques et les infidèles ont dit tout ce qu'ils pouvaient, nous ne devons pas oublier qu'il y a trois grands faits évidents qu'ils n'ont jamais réussi à expliquer ; et je suis convaincu qu'ils ne le pourront jamais et ne le feront jamais.

Permettez-moi de vous dire brièvement ce qu'ils sont. Ce sont des faits très simples, et tout homme ordinaire peut les comprendre.

(A) Le premier fait est **Jésus-Christ** Lui-même. Si le christianisme n'est qu'une invention humaine, et si la Bible ne vient pas de Dieu, comment les infidèles peuvent-ils expliquer Jésus-Christ ? Ils ne peuvent nier son existence dans l'histoire. Comment se fait-il que, sans force ni corruption, sans armes ni argent, sans flatter l'orgueil de la raison humaine, sans accorder aucune indulgence aux convoitises et passions humaines, Il ait laissé une marque si profondément immense sur le monde ? Qui était-Il ? Que fut-Il ? D'où venait-Il ? Comment se fait-il qu'il n'y ait jamais eu quelqu'un comme Lui, ni avant, ni après, depuis le commencement des temps ? Ils ne peuvent l'expliquer. Rien ne peut l'expliquer sinon le grand principe fondamental de la religion révélée, que Jésus-Christ est véritablement Dieu, et que Son Évangile est entièrement vrai.

(B) Le second fait, c'est **la Bible** elle-même. Si le christianisme n'est qu'une invention humaine, et que la Bible n'a pas plus d'autorité que n'importe quel autre volume non inspiré, comment se fait-il que ce Livre soit ce qu'il est ? Comment se fait-il qu'un livre écrit par quelques Juifs dans une région reculée de la terre, rédigé à des périodes différentes et diverses sans concertation ni collusion entre les auteurs ; écrit par les membres d'une nation qui, comparée à la Grèce et à Rome, n'a rien fait pour la littérature : comment se fait-il que ce livre soit entièrement unique, et qu'il n'y ait rien qui l'approche, pour ses hautes vues de Dieu, pour ses vues vraies de l'homme, pour la solennité de sa pensée, pour la grandeur de sa doctrine, et pour la pureté de sa moralité ? Quelle explication l'infidèle peut-il donner de ce livre, si profond, si simple, si sage, si dépourvu de défauts ? Il ne peut expliquer son existence et sa nature selon ses principes. Nous seuls pouvons le faire, nous qui soutenons que le livre est surnaturel, et est le livre de Dieu !

(C) Le troisième fait est l'impact que **le christianisme** a eu sur le monde. Si le christianisme est une simple invention de l'homme, et non une révélation surnaturelle et divine, comment se fait-il qu'il ait opéré une transformation aussi complète dans l'état de l'humanité ? Tout homme bien informé sait que la différence morale entre la condition du monde avant que le christianisme ne soit implanté, et depuis que le christianisme a pris racine, est la différence entre la nuit et le jour ; la différence entre le royaume des cieux et le royaume du diable. En ce moment même, je défie quiconque de regarder la carte du monde, de comparer les pays où les hommes sont chrétiens avec ceux où les hommes ne le sont pas, et de nier que ces pays sont aussi différents que la lumière et les ténèbres, le noir et le blanc. Comment un infidèle pourrait-il expliquer cela selon ses principes ? Il ne le peut pas. Seuls ceux qui croient que le christianisme est descendu de Dieu, et qu'il est la seule religion divine dans le monde, le peuvent.

Chaque fois que vous êtes tenté de vous alarmer du progrès de l'infidélité, considérez les trois faits que je viens de mentionner, et rejetez vos craintes ! Prenez position courageusement derrière les remparts de ces trois faits, et vous pourrez défier en toute sécurité les efforts les plus acharnés des sceptiques modernes. Ils pourront souvent vous poser cent questions auxquelles vous ne pouvez répondre, et soumettre des problèmes

astucieux sur la géologie, ou l'origine de l'homme, ou l'âge du monde, que vous ne pouvez résoudre. Ils pourront vous troubler et vous irriter par des spéculations et des théories insensées, dont vous ne pouvez prouver l'erreur à ce moment-là, bien que vous la ressentiez. Mais soyez calme et ne craignez point. Rappelez-vous les trois grands faits que j'ai nommés, et défiez-les courageusement de les expliquer. Les difficultés du christianisme sont sans doute grandes ; mais, soyez-en convaincus, elles ne sont rien comparées aux DIFFICULTÉS DE L'INFIDÉLITÉ.

2. L'autorité, la suprématie et l'inspiration divine de la Bible

En second lieu, permettez-moi de vous exhorter à tenir ferme quant à l'autorité, à la suprématie et à l'inspiration divine de toute la Bible.

Au sujet de l'autorité de ce Livre béni, je n'ai guère besoin d'en dire beaucoup. Je m'adresse à des hommes qui ont répondu aux questions solennelles des services d'ordination et souscrit aux trente-neuf articles. Ce faisant, vous avez déclaré votre croyance que les Écritures sont la règle de foi et de pratique de notre Église. Le ministre qui prêche et enseigne quoi que ce soit qui contredit nettement la Bible me semble oublier ses propres engagements et agir déloyalement envers l'Église dont il est ministre.

Au sujet de l'inspiration de la Bible, je ressens la nécessité de m'exprimer plus amplement. C'est, malheureusement, l'un des principaux sujets de controverse de nos jours, et c'est un sujet sur lequel vous avez le droit de savoir ce que je pense.

Le sujet de l'inspiration est toujours d'une grande importance. C'est la véritable quille et fondation du christianisme. Si les chrétiens n'ont point de livre divin vers lequel se tourner comme garantie de leur doctrine et pratique, ils n'ont point de fondement solide pour la paix présente ou l'espérance, et nul droit de réclamer l'attention de l'humanité. Ils bâtissent sur du sable mouvant, et leur foi est vaine. Si la Bible n'est point donnée par inspiration d'un bout à l'autre, et contient des défauts et des erreurs, elle ne peut être un guide sûr vers le ciel. Nous devrions être capables d'affirmer hardiment : « Nous sommes ce que nous sommes, et nous faisons ce que nous faisons, et nous enseignons ce que nous enseignons, parce que nous avons ici un livre que nous croyons être, entièrement et totalement, la Parole de Dieu. » Le sujet, sans nul doute, est fort difficile. Il ne peut être exploré sans entrer sur un terrain qui est obscur et mystérieux pour l'homme mortel. Il engage la discussion de choses qui sont miraculeuses, surnaturelles, au-dessus de la raison, et qui ne peuvent être pleinement expliquées. Mais les difficultés ne doivent pas nous détourner de quelque sujet en religion. Il n'existe point de science dans le monde pour laquelle des questions ne puissent être posées auxquelles nul ne peut répondre. C'est une philosophie piètre que de dire que nous ne croirons rien, à moins de pouvoir tout comprendre ! Nous ne devons point abandonner le sujet de l'inspiration dans le désespoir, parce qu'il contient des choses « difficiles à comprendre. » Une des causes de difficulté réside dans le fait que l'Église n'a jamais défini exactement ce que signifie l'inspiration, et par conséquent, plusieurs des meilleurs chrétiens ne sont pas entièrement d'un seul avis. Je suis de ceux qui croient que les écrivains de la Bible ont été surnaturellement et divinement habilités par Dieu, comme nul autre homme ne l'a

jamais été, pour l'œuvre qu'ils ont accomplie, et que, par conséquent, le livre qu'ils ont produit est sans pareil dans l'existence, et occupe une place entièrement à part. L'inspiration, en bref, est un miracle. Nous ne devons pas la confondre avec une puissance intellectuelle, telle que possèdent les grands poètes et auteurs. Parler de Shakespeare et de Milton et de Byron comme étant inspirés, comme Moïse et Paul, est, à mon sens, presque profanateur !

Il ne nous faut point non plus confondre ceci avec les dons et les grâces accordés aux premiers chrétiens dans l'Église primitive. Tous les apôtres reçurent la capacité de prêcher et d'accomplir des miracles ; mais tous ne furent pas inspirés pour écrire. Nous devons plutôt le considérer comme un don surnaturel spécial, octroyé à environ trente personnes parmi l'humanité, afin de les qualifier pour l'œuvre particulière d'écrire les Écritures ; et nous devons nous contenter d'admettre que, comme tout ce qui est miraculeux, nous ne pouvons l'expliquer entièrement, bien que nous puissions y croire. Un miracle ne serait point un miracle, s'il pouvait être expliqué ! Que les miracles soient possibles, je ne m'arrête point ici pour le prouver. Je ne m'inquiète jamais de ce sujet, jusqu'à ce que ceux qui nient les miracles aient sérieusement affronté le grand fait que le Christ est ressuscité des morts (1 Co 15.4). Je crois fermement que les miracles sont possibles et ont été opérés ; et parmi les grands miracles, je place le fait que des hommes ont été inspirés par Dieu pour écrire la Bible. L'inspiration étant donc un miracle, j'admets franchement qu'il existe des difficultés à son sujet que je ne puis actuellement résoudre pleinement.

La manière exacte, par exemple, selon laquelle les esprits des écrivains inspirés des Écritures travaillaient lorsqu'ils écrivaient, je ne prétends pas l'expliquer. Je n'ai aucun doute qu'ils n'auraient pas pu l'expliquer eux-mêmes. Je n'admets pas un seul instant qu'ils fussent de simples machines tenant des plumes, et, à l'instar de compositeurs dans une imprimerie, qu'ils ne comprissent pas ce qu'ils faisaient. J'abhorre la théorie « mécanique » de l'inspiration. Je n'aime point l'idée que des hommes tels que Moïse et Paul n'étaient pas meilleurs que des tuyaux d'orgue, utilisés par le Saint-Esprit, ou des secrétaires ignorants qui écrivaient sous dictée ce qu'ils ne comprenaient pas. Je n'admets rien de tel. Mais je crois que, d'une manière merveilleuse, le Saint-Esprit se servait de la raison, de la mémoire, de l'intellect, du style de pensée, et du tempérament mental particulier de chaque écrivain des Écritures.

Comment et de quelle manière cela fut fait, je ne puis l'expliquer plus que je ne puis expliquer l'union des deux natures, Dieu et homme, en la Personne de notre bienheureux Seigneur Jésus-Christ. Je sais seulement qu'il y a à la fois un élément divin et un élément humain dans la Bible, et que, bien que les hommes qui l'ont écrite étaient réellement et véritablement des hommes, le livre qu'ils ont écrit et transmis à nous est réellement et véritablement la Parole de Dieu. Je connais le résultat, mais je ne comprends point le procédé. Le résultat est que la Bible est la Parole écrite de Dieu ; mais je ne puis expliquer le procédé, pas plus que je ne puis expliquer comment l'eau devint vin à Cana, ou comment cinq pains nourrirent cinq mille hommes, ou comment l'Apôtre Pierre marcha sur l'eau, ou comment quelques mots des lèvres de notre Seigneur ressuscitèrent Lazare d'entre les morts. Je ne prétends point expliquer les miracles, et je ne prétends point expliquer pleinement le don miraculeux de l'inspiration.

La position que je soutiens est que, bien que les rédacteurs de la Bible n'étaient point des « machines », comme certains le disent avec dédain, ils n'écrivirent que ce que Dieu leur enseigna d'écrire. Le Saint-Esprit imprima dans leurs esprits des pensées et des idées, puis guida leurs plumes pour les écrire et les exprimer. Même lorsqu'ils firent usage de vieux documents, chroniques, généalogies et listes de noms, comme ils le firent certainement, ils les adoptèrent, utilisèrent et compilèrent sous la direction du Saint-Esprit. Lorsque vous lisez la Bible, vous ne lisez point une œuvre composée sans aide divine par des hommes faillibles comme vous-mêmes, livrés à eux-mêmes, mais des pensées et des paroles qui furent données par le Dieu éternel. Les hommes qui furent employés pour écrire l'Écriture n'ont pas parlé de leur propre initiative : « c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 Pi 1.21). Celui qui tient une Bible dans sa main doit se souvenir qu'il ne tient point la parole de l'homme, mais celle de Dieu. Il tient un volume qui non seulement contient, mais est la Parole de Dieu !

En disant tout cela, je ne voudrais pas être mal compris. Je ne revendique l'inspiration complète que pour les langues originales dans lesquelles les livres de l'Écriture ont été écrits. J'admets pleinement que les copistes et les traducteurs n'étaient pas infallibles, et que quelques erreurs occasionnelles ont pu se glisser dans le texte sacré, bien que remarquablement peu nombreuses. Lorsque, par conséquent, certains critiques s'opposent à un mot ou à un verset ici et là, la raison nous dirait que nous devrions les supporter patiemment et convenir de diverger d'opinion. Des difficultés quant à la signification de nombreux passages dans la Bible, des divergences apparentes, des passages obscurs, il y en aura toujours, sans doute. Mais le livre, dans son ensemble, ne contient rien qui ne soit vrai.

Mais hélas, la bataille de l'inspiration ne s'arrête point ici. Une école d'hommes s'est levée parmi nous, qui nie hardiment l'inspiration de grandes portions de l'Ancien Testament. Le livre de la Genèse, par exemple, est déclaré par certains comme ne possédant aucune autorité divine, et n'étant qu'une collection de fictions intéressantes. Je ne trouve aucun mot pour exprimer mon désaccord total avec de telles théories. Je maintiens fermement que l'Ancien Testament a une autorité égale au Nouveau, et qu'ils se tiennent ou tombent ensemble. Vous ne pouvez les séparer, pas plus que vous ne pouvez séparer la chaîne et la trame dans un morceau de tissu tissé. Les écrivains du Nouveau Testament citent continuellement les paroles de l'Ancien Testament, comme ayant une autorité égale à la leur, et ne donnent jamais le moindre indice que ces citations ne doivent pas être considérées comme la Parole de Dieu. La parole de notre Seigneur répétée trois fois, tirée du Deutéronome, « Il est écrit », lorsqu'Il fut tenté par le diable, est profondément significative et instructive (Mt 4.4, 7, 10).

Mais ceci n'est point l'entièreté de mon objection à l'égard de ces théories modernes. Je soutiens que les attaques contre la Genèse en particulier entraînent des conséquences extrêmement périlleuses. Elles tendent à déshonorer notre Seigneur Jésus-Christ et Ses apôtres. Qu'ils considèrent les événements et les personnages mentionnés dans la Genèse comme réels, historiques et véridiques, et non fictifs, est évident pour tout lecteur honnête du Nouveau Testament. Or, comment cela peut-il être expliqué si la Genèse est, comme certains disent, une simple collection de fictions ? Vous ne pouvez l'expliquer

qu'en supposant que notre Seigneur et Ses apôtres étaient ignorants, et ne savaient pas autant que les critiques modernes, ou bien qu'ils ont secrètement caché leur savoir, afin d'éviter d'offenser leurs auditeurs. En bref, ils étaient sujets à l'erreur ou trompeurs : dupes ou imposteurs. Dieu nous garde d'adopter l'une ou l'autre de ces conclusions ! Je confesse franchement que mon âme tout entière se révolte contre ces enseignements modernes au sujet de la Genèse.

Quand je lis que notre Seigneur Jésus-Christ est un avec le Père (« Moi et le Père nous sommes un »), qu'en Lui « sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science », et qu'Il dit : « Je suis la lumière du monde », mon esprit ne peut concevoir la possibilité qu'il fût ignorant, comme les théories modernes sur la Genèse le sous-entendent certainement. Ce Sauveur bienheureux à qui l'on m'enseigne de confier mon âme, la semaine même où il mourut pour ma rédemption, parla du Déluge et des jours de Noé comme de réalités ! S'il avait parlé dans l'ignorance, avec le Calvaire en pleine vue, cela ébranlerait jusqu'à la fondation ma confiance en son pouvoir de me sauver, et détruirait ma paix. J'abhorre l'idée d'un Sauveur ignorant ! De tout manque de confiance en quelque partie de la Bible, puissiez-vous à jamais être délivrés. Comment un ecclésiastique anglais peut-il lire une leçon de la Genèse à l'église, s'il ne croit pas à son inspiration, je ne peux le comprendre. Et comment, après cela, peut-il gravement monter en chaire, choisir un texte de la Genèse, prêcher un sermon sur ce texte, et en tirer des leçons, alors qu'il ne croit pas en son cœur que le texte qu'il a choisi a été donné par inspiration ; ceci, dis-je, est une de ces choses qui remplissent mon âme d'étonnement et me font trembler pour l'arche de Dieu.

Bien à propos et avec sagesse, cette époque a été qualifiée de « siècle de la théologie en déclin ». L'homme qui n'admet qu'une inspiration partielle de la Bible a été justement comparé à celui qui a la tête dans un brouillard et les pieds sur des sables mouvants. Puissiez-vous être à jamais préservés de telles théories !

3. La doctrine du péché et de la corruption de la nature humaine

En outre, permettez-moi de vous exhorter à vous attacher fermement à la doctrine ancienne du péché, et de la corruption de la nature humaine.

Je ne puis trouver les mots pour exprimer mon sentiment quant à l'immensité et à l'importance de ce sujet. C'est ma ferme conviction qu'une connaissance juste du péché est à la racine de toute religion salvatrice. La première chose que Dieu fait lorsqu'Il crée l'homme à nouveau en Christ, est d'envoyer la lumière dans son cœur et de lui montrer qu'il est un pécheur coupable. La création matérielle dans la Genèse a commencé par la « lumière », et il en est de même pour la création spirituelle. J'ai une conviction tout aussi ferme qu'une vision basse et imparfaite du péché est à l'origine de la plupart des erreurs, hérésies et fausses doctrines de notre temps. Si un homme ne réalise pas l'étendue et la nature dangereuse de la maladie de son âme, il n'est pas étonnant qu'il se contente de remèdes faux ou imparfaits. Je crois que l'un des principaux besoins de l'Église au dix-neuvième siècle a été, et est, un enseignement plus clair et plus complet au sujet du péché.

Le péché, je n'ai nul besoin de le rappeler à aucun lecteur de la Bible, consiste à faire, dire, penser ou imaginer quoi que ce soit qui ne soit pas en parfaite conformité avec l'esprit et la loi de Dieu. « Le péché », comme le dit l'Écriture, « est la transgression de la loi » (1 Jn 3.4). Le moindre écart, extérieur ou intérieur, par rapport au parallélisme mathématique absolu avec la volonté révélée et le caractère de Dieu, constitue un péché et nous rend aussitôt coupables aux yeux de Dieu. Le neuvième Article de notre Église déclare que le péché est « la faute et la corruption de la nature de tout homme qui naturellement est engendré de la descendance d'Adam ; par laquelle l'homme est très éloigné de la justice originelle, et est de sa propre nature enclin au mal, de sorte que la chair convoite toujours en opposition à l'esprit ; et, par conséquent, en chaque personne née dans le monde, mérite la colère et la damnation de Dieu. » Le péché, en résumé, est cette vaste maladie morale qui affecte toute la race humaine, de tout rang et classe et nom et nation et peuple et langue, fléau des gouvernants et des hommes d'État, diviseur d'Églises, destructeur du bonheur familial, cause de toutes les misères dans le monde.

Maintenant, je suis contraint de déclarer ma conviction que l'étendue, la vilenie et la tromperie du péché sont un sujet qui n'est pas suffisamment mis en avant dans l'enseignement religieux de ces jours. Je ne dis pas qu'il est totalement ignoré. Mais je dis qu'il n'est pas présenté aux congrégations dans sa proportion scripturaire. Les conséquences en sont très graves.

Je suis convaincu qu'un des résultats en est l'accroissement immense de ce genre de christianisme qui sollicite les sens, cérémoniel et formel, qui a déferlé sur l'Angleterre tel un déluge au cours des quarante dernières années, emportant avec lui tant d'âmes. Je puis bien concevoir qu'il y ait beaucoup de choses attrayantes et satisfaisantes dans ce système de religion, pour un certain ordre d'esprits, tant que la conscience n'est pas pleinement éclairée. Mais lorsque cette partie merveilleuse de notre constitution est véritablement éveillée et vivante, j'ai peine à croire qu'un christianisme qui sollicite les sens et privilégie les cérémonies puisse nous satisfaire pleinement. Un jeune enfant se laisse facilement apaiser et amuser par des jouets éclatants, des poupées et des hochets, tant qu'il n'a pas faim ; mais dès qu'il ressent les besoins naturels de son être intérieur, nous savons que rien ne pourra le satisfaire sauf la nourriture. Il en va de même pour l'homme concernant son âme. La musique, les chants, les fleurs, les bannières, les processions, les beaux vêtements et les cérémonies façonnées par l'homme d'un caractère semi-romain, peuvent répondre à certaines conditions de l'homme. Mais dès qu'il s'éveille et se lève d'entre les morts, il ne se contentera pas de ces choses. Elles lui apparaîtront comme de simples futilités solennelles et une perte de temps !

Une fois qu'il aperçoit son péché, il doit également voir son Sauveur, afin d'obtenir le repos pour son âme. Il se sent frappé d'un mal mortel ; et rien ne pourra le satisfaire si ce n'est le Grand Médecin. Il a faim et soif ; et il ne peut se contenter de rien de moins que le pain de vie. Il peut sembler audacieux ce que je m'appête à dire, mais j'affirme sans crainte que la moitié du semi-romanisme des quarante dernières années n'aurait jamais vu le jour, si le peuple anglais avait été instruit de manière plus complète et plus claire sur la nature, la vilenie et la nature extrêmement pécheresse du péché.

Je crois que la manière la plus probable de guérir et de corriger cette sorte défectueuse de religion est de mettre plus en avant, et d'exposer plus fréquemment, les Dix Commandements comme le véritable critère du péché. Il me semble vraiment qu'ils ont reculé ces derniers temps et, à l'exception du sixième et du huitième, reçoivent moins d'attention qu'ils ne méritent. Essayons de raviver l'ancienne instruction dans les crèches, les écoles, les collèges de formation, les universités. N'oublions pas que « la loi est bonne, pourvu qu'on en fasse un usage légitime » et que « c'est par la loi que vient la connaissance du péché » (1 Ti 1.8 ; Ro 3.20 ; Ro 7.7). Remettons la loi au premier plan et portons-la avec insistance à l'attention des hommes. Exposons et développons les Dix Commandements, et montrons la longueur, la largeur, la profondeur et la hauteur de leurs exigences. C'est la voie de notre Seigneur dans le Sermon sur la Montagne. C'était la voie des grands théologiens comme Andrews, Leighton, Hopkins et Patrick, dont les ouvrages sur les Commandements sont des classiques jusqu'à ce jour.

Nous ferions bien de marcher dans leurs pas. Nous pouvons en être sûrs, les hommes ne viendront jamais véritablement à Christ, ne demeureront pas avec Christ, et ne vivront pas pour Christ, à moins qu'ils ne ressentent leurs péchés et ne connaissent leur besoin d'un Sauveur. Ceux que le Saint-Esprit attire à Christ sont ceux que l'Esprit a convaincus de péché. Sans une vraie conviction de péché, les hommes peuvent sembler venir à Christ et le suivre pendant un temps, mais ils se détourneront bientôt et retourneront au monde.

Je recommande ce point à votre considération personnelle. Je soupçonne que le désir prédominant de rendre les choses agréables à écouter pour les auditeurs, et la crainte de porter offense par des paroles franches, ont beaucoup à voir avec la négligence de la loi en ce jour. Mais le témoignage de la Bible est clair : « C'est par la loi que vient la connaissance du péché » (Ro 3.20 ; Ro 7.7). Les paroles de Lightfoot sont profondément vraies : « La conscience du péché est le véritable chemin vers le ciel. »

4. Le pardon des péchés grâce à la mort expiatoire de Jésus-Christ sur la croix

Permettez-moi ensuite de vous exhorter à tenir fermement le grand principe fondamental de l'Écriture : que le pardon des péchés n'est accordé à l'homme que par la mort expiatoire de Jésus-Christ sur la croix.

C'est un sujet profond et solennel ; mais il y a une telle quantité immense de doctrines étranges flottant dans l'air à ce propos, que je n'ose le passer sous silence. Il me semble qu'il se situe si près des racines de l'Évangile qu'il est de mon devoir de ne point garder le silence.

Autant que je peux comprendre, la théorie de plusieurs semble être la suivante : c'est l'incarnation plutôt que le sacrifice, la nature humaine que Christ a revêtue plutôt que la mort qu'Il a subie, qui est censée être le fondement principal de l'espérance de nos âmes. Il semble être tenu que le sang qui « purifie de tout péché » n'est pas tant le

sang vital que Christ versa lorsqu'Il mourut, mais le sang de la nature humaine dont Il devint participant lorsqu'Il naquit dans le monde, et par sa participation, ennoblit toute la race d'Adam, et rendit le salut possible pour l'homme déchu (1 Jn 1.7).

Quant à l'ancienne doctrine selon laquelle le sang versé au Calvaire était la rançon payée pour nos âmes et le prix de notre rédemption du châtement dû à nos péchés, il semble que bien des gens la rejettent comme une doctrine obsolète, indigne de ces temps modernes. Certains vont même jusqu'à la railler en parlant de « théologie du sang » et nous disent que la mort du Christ n'était que celle d'un grand martyr et un remarquable exemple de soumission parfaite à la volonté de Dieu, mais non une propitiation pour le péché.

Maintenant, je ne sais pas ce que certains d'entre vous peuvent penser de la théorie que j'ai tenté de décrire ; mais je dois dire franchement que je ne peux admettre un seul instant qu'elle soit vraie et puisse résister à l'épreuve d'un examen calme. C'est un sujet pour lequel je n'ose appeler qui que ce soit maître.

(A) Je ne puis concilier cette théorie avec des dizaines de textes clairs du Nouveau Testament, dans lesquels le pardon des péchés, le salut, la justification, la réconciliation, la rédemption, la délivrance de la colère à venir, et la paix avec Dieu semblent être inséparablement liés aux souffrances et à la mort de Christ, et non à Sa vie. L'expression dans Romains : « nous serons sauvés par sa vie » (Ro 5.10) est parfois citée comme réponse à ce que je dis. Mais ce texte ne signifie rien d'autre que la vie d'intercession de Christ, et il est semblable aux paroles dans Hébreux : « Il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur » (Hé 7.25). Lorsque Moïse et Élie apparurent lors de la Transfiguration, le seul sujet qu'ils furent entendus discuter était le « départ » de notre Seigneur, et non Sa vie (Lu 9.31). Quand dans l'Apocalypse, les saints nous sont montrés en vision chantant un cantique nouveau devant le trône, le thème de celui-ci était : « tu as été immolé, et tu as racheté pour Dieu par ton sang » (Ap 5.9).

(B) Je ne puis concilier cette théorie avec l'enseignement uniforme de la dispensation de l'Ancien Testament sur la voie d'accès à Dieu. Le grand principe qui, tel un fil rouge, traverse tout le cérémonial mosaïque, est l'absolue nécessité du sacrifice. Jour après jour, tout le long de l'année, et spécialement à la Pâque, le Juif était enseigné par symboles et figures que « sans effusion de sang il n'y a pas de pardon » (Hé 9.22). Si le système mosaïque était destiné à maintenir dans l'esprit d'Israël, par des types et des figures, le grand sacrifice futur de l'Agneau de Dieu au Calvaire, et la rédemption par Son sang, je puis bien en comprendre la raison. Mais si la mort substitutive de Christ n'était pas le but principal de Sa venue dans le monde, l'abattage incessant d'animaux innocents sur les autels juifs pendant quatorze cents ans me semble un gaspillage inutile de vie animale, incompatible avec la miséricorde de Dieu envers toutes ses créatures, et n'admettant pas d'explication satisfaisante.

Je ne puis m'appesantir plus longuement sur ce sujet solennel. Si le temps le permettait, je pourrais vous rappeler combien le « récit de la croix » et le sang ont toujours été l'arme la plus efficace sur le champ missionnaire dans le monde entier. Mais la

contrainte du temps ne me le permet pas. Si d'autres se contentent de s'écarter des « anciens sentiers » de la rédemption par le sang et la substitution, et de reposer sur un vague espoir que, d'une manière ou d'une autre, ils seront sauvés par l'incarnation du Christ, je ne suis point leur juge. Donnez-moi plutôt pour ma foi le point d'appui de la noble armée des Martyrs et de la bonne compagnie des Réformateurs, à savoir le sang et la passion du Christ. Je n'ose m'élancer dans un monde inconnu sur toute autre planche que celle-ci !

5. L'oeuvre du Saint-Esprit

Permettez-moi de vous exhorter, à présent, à conserver fermement des vues saines et scripturaires sur l'oeuvre du Saint-Esprit.

La foi au Saint-Esprit, nous devons toujours nous en souvenir, fait aussi véritablement partie du christianisme que la foi en Christ. Chaque enfant qui récite le catéchisme de l'Eglise est enseigné à dire : « J'apprends à croire en Dieu le Saint-Esprit, qui me sanctifie moi et tout le peuple élu de Dieu. » De plus, l'oeuvre du Saint-Esprit, bien que mystérieuse, sera toujours reconnue par les fruits qu'Il produit dans le caractère et la conduite de ceux en qui Il habite. Elle est comme une lumière qui se voit, et un feu qui se sent, et un vent qui cause des effets visibles. Là où il n'y a pas de fruits de l'Esprit, il n'y a point de présence de l'Esprit. Ces fruits, je n'ai pas besoin de vous le dire, sont toujours les mêmes : conviction de péché, vraie repentance, foi vivante en Christ, et sainteté du cœur et de la vie.

Je crois qu'il est nécessaire d'insister fortement sur cette vérité concernant l'oeuvre du Saint-Esprit auprès des congrégations de notre temps. Je crains qu'il n'y ait des myriades de chrétiens professants à travers le pays, qui ne connaissent réellement rien du Saint-Esprit. Ils semblent penser qu'en tant que membres baptisés d'une grande corporation ecclésiastique, ils possèdent tous les privilèges des membres. Mais quant à l'oeuvre de l'Esprit dans leurs propres cœurs individuels, quant à la conversion, la repentance, et la foi, ils n'en savent absolument rien. Ils sont spirituellement endormis et morts ; et à moins qu'ils ne se réveillent, ils sont en grand danger. Éveiller ces gens à un sentiment de leur condition insatisfaisante, les pousser à voir que si le Saint-Esprit habite en eux, ils doivent en connaître quelque chose par l'expérience intérieure, et ne jamais se reposer jusqu'à ce qu'ils en ressentent quelque chose. Voilà une tâche que je suis convaincu que chaque pasteur devrait garder constamment en vue, et je vous exhorte à le faire aujourd'hui. Ne prêchez pas seulement Christ, mais veillez aussi à prêcher le Saint-Esprit.

Tandis que nous rendons grâce pour l'accroissement de la religion publique, nous ne devons jamais oublier que, à moins qu'elle ne soit accompagnée par la religion privée, elle n'a aucune valeur réelle et solide, et peut même produire des effets des plus pernicieux. Une course incessante après des prédicateurs sensationnels ; une présence incessante à des réunions chaudes et bondées, prolongées jusqu'à des heures tardives ; un désir incessant de nouvelle excitation et de nouveautés de chaire hautement épicées : tout cela est calculé pour produire un style de christianisme très malsain ; et, dans de

nombreux cas, je crains fort, la fin est la ruine totale de l'âme. Car, malheureusement, ceux qui font de la religion publique toute leur vie, sont souvent entraînés par de simples émotions passagères, à la suite d'une grande démonstration d'éloquence ecclésiastique, à professer bien plus qu'ils ne ressentent réellement. Après cela, ils ne peuvent maintenir le niveau, qu'ils imaginent avoir atteint, que par une succession constante d'excitations religieuses. Peu à peu, comme chez les consommateurs d'opium, vient un moment où leur dose perd son pouvoir, et un sentiment d'épuisement et de mécontentement commence à pénétrer leur esprit. Trop souvent, je le crains, la conclusion de toute cette affaire est une rechute dans une torpeur spirituelle complète et l'incrédulité, et un retour complet au monde. Et tout cela résulte du fait de n'avoir rien d'autre qu'une religion purement publique ! Oh, que les gens se souviennent que ce n'était ni le vent, ni le feu, ni le tremblement de terre, qui montraient à Élie la présence de Dieu, mais « le murmure doux et léger » (1 R 19.12). Je désire élever une voix d'avertissement sur ce sujet. Je ne souhaite aucune diminution de la religion publique, souvenez-vous ; mais je veux promouvoir une croissance de cette religion qui est privée entre chaque homme et son Dieu, et de cette religion qui est si magnifiquement manifestée chez soi. Je veux voir davantage d'attention porté à ces grâces passives qui sont la vraie preuve de l'œuvre de l'Esprit. Être religieux parmi les religieux, et spirituel parmi les spirituels, tout cela est relativement facile. Mais orner l'Évangile, et être semblable à Christ, au sein d'un grand cercle familial d'inconvertis et de proches peu sympathiques ; être toujours patient, doux, aimant, bienveillant, désintéressé, de bonne humeur ; voilà le fruit le plus grand de l'Esprit Saint. Nous avons besoin de plus de ce type de religion.

La racine d'une plante ou d'un arbre ne fait aucun étalage au-dessus du sol. Si vous creusez jusqu'à elle et l'examinez, c'est une chose pauvre, sale, d'apparence grossière, et pas aussi belle à l'œil que le fruit ou la feuille ou la fleur. Mais cette racine méprisée, néanmoins, est la véritable source de toute la vie, la santé, la vigueur et la fertilité que vos yeux voient, et sans elle la plante ou l'arbre périrait bientôt. Or, la piété privée est la racine de tout christianisme vital. Sans elle, nous pouvons faire belle figure à l'assemblée ou sur l'estrade, chanter haut, verser beaucoup de larmes, avoir la réputation d'être en vie et recevoir les louanges des hommes. Mais sans elle, nous sommes morts devant Dieu.

Nos ancêtres disposaient de bien moins de moyens et d'opportunités que nous en avons. Les réunions religieuses complètes et les foules, sauf à l'occasion dans une grande salle ou dans un champ, lorsque des hommes tels que Whitefield ou Wesley prêchaient, étaient des choses qu'ils ne connaissaient point. Leurs démarches n'étaient ni à la mode ni populaires, et souvent leur valaient plus de persécution et d'abus que de louanges. Mais les quelques armes qu'ils employaient, ils les utilisaient bien. J'ai une forte impression qu'ils possédaient parmi eux plus de la présence du Saint-Esprit que nous n'en avons. En quantité de profession religieuse, nous les avons largement surpassés ; en qualité, je crains que nous soyons malheureusement en retard. Avec moins de bruit et d'applaudissements de la part des hommes, ils marquèrent, je crois, bien plus profondément pour Dieu leur génération que nous ne le faisons, avec toutes nos conférences, nos réunions, nos salles de mission, nos salles et nos multiples dispositifs religieux. Leurs convertis, je le soupçonne, comme les étoffes et linges à l'ancienne mode, duraient mieux, persistaient plus longtemps, se fanant moins, conservant leur couleur, et étaient plus stables, enracinés et ancrés que bon nombre des nouveaux-nés spirituels de ce jour.

Et quelle en était la raison de tout cela ? Simplement, je crois qu'ils accordaient plus d'attention à la religion personnelle que nous ne le faisons généralement. Il y avait parmi eux un travail plus profond, plus solide, un travail silencieux du Saint-Esprit. Il y avait plus de lecture privée de la Bible et plus de prière privée. Ils marchaient plus intimement avec Dieu, et L'honoraient en privé, et ainsi Il les honorait en public. Oh, suivons-les, comme ils ont suivi Christ ! Exhortons notre peuple à aller et à faire de même. Honorons le Saint-Esprit plus que nous ne l'avons fait.

Après tout, il y a un monde à venir : une vie après la mort, une éternité soit dans le ciel, soit en enfer. Nous mourrons tous un jour, et comparaître devant le tribunal de Christ, lorsque nous ressusciterons. Ne cessons jamais, jamais, de défendre et de proclamer ces grandes réalités, que les hommes écoutent ou qu'ils s'abstiennent.

6. L'état de l'homme après la mort

Permettez-moi, en dernier lieu, de vous exhorter à tenir fermement l'enseignement des Écritures au sujet de l'état de l'homme après la mort.

C'est un sujet fort solennel et douloureux, et la chair et le sang répugnent naturellement à sa contemplation. Mais tant de doctrines étranges flottent dans l'air à propos de tout ce sujet que je n'ose refuser de l'examiner. Le langage de la Bible au sujet du « jugement à venir » et de la punition future de ceux qui meurent impénitents me semble si clair que je ne vois pas comment on pourrait l'expliquer autrement. Ceux qui s'opposent à la doctrine de la punition future parlent hautement d'amour et de charité, et disent qu'elle ne s'harmonise pas avec le caractère miséricordieux et compatissant de Dieu.

Mais que dit l'Écriture ? Qui a jamais prononcé des paroles aussi aimantes et miséricordieuses que notre Seigneur Jésus-Christ ? Et pourtant, ce sont ses lèvres qui décrivent trois fois la conséquence de l'impénitence et du péché comme étant « où leur ver ne meurt point, et où le feu ne s'éteint point » (Mc 9.43-48). C'est Lui qui dit en une seule phrase : « Et ceux-ci iront au châtiment éternel, mais les justes à la vie éternelle » (Mt 25.46). Qui ne se souvient des paroles de l'apôtre Paul sur la charité ? Et pourtant, il est le même apôtre qui écrit : « Ils auront pour châtiment une ruine éternelle » (2 Th 1.9). Qui ne connaît l'esprit d'amour qui traverse tout l'Évangile et les épîtres de Jean ? Et pourtant, le bien-aimé apôtre est celui qui, dans le Nouveau Testament, insiste le plus fortement, dans le livre de l'Apocalypse, sur la réalité et l'éternité du malheur futur ! Que dirons-nous à cela ? Serons-nous plus sages que ce qui est écrit ? Admettons-nous le principe dangereux que les mots de l'Écriture ne signifient pas ce qu'ils semblent signifier ? Si tel est le cas, où devons-nous nous arrêter ? N'est-il pas bien meilleur de mettre la main sur notre bouche et dire : « Tout ce que Dieu a écrit doit être vrai ! » « Oui, Seigneur Dieu tout-puissant, tes jugements sont véritables et justes » (Ap 16.7). Je ne prétends à aucune connaissance particulière des Écritures. Je sens quotidiennement que je ne suis pas plus infailible que le pape de Rome. Mais je dois parler selon la lumière que Dieu m'a donnée, et je ne pense pas que j'accomplirais mon devoir si je

ne levais pas une voix d'avertissement sur ce sujet et si je ne m'efforçais pas de mettre nos ministres en garde. Il y a six mille ans, le péché est entré dans le monde par le mensonge osé du diable : « Vous ne mourrez point » (Ge 3.4). À la fin de six mille ans, le grand ennemi de l'humanité utilise encore son ancienne arme et essaie de persuader les hommes qu'ils peuvent vivre et mourir dans le péché, et néanmoins être finalement sauvés à quelque période lointaine.

Ne soyons point ignorants de ses desseins. Marchons avec fermeté dans les anciens sentiers. Tenons fermement l'ancienne vérité, et croyons que, de même que le bonheur des rachetés est éternel, ainsi aussi est la misère des perdus.

(A) Tenons-y fermement dans l'intérêt de tout le système de la religion révélée. Quelle utilité avait-il pour le Fils de Dieu de s'incarner, de souffrir à Gethsémané, et de mourir sur la croix pour accomplir l'expiation, si les hommes peuvent être finalement sauvés sans croire en Lui ? Où se trouve la moindre preuve dans l'Écriture, que la foi salvatrice dans le sang du Christ puisse jamais commencer après la mort ? Quel besoin y aurait-il du Saint-Esprit, si les pécheurs doivent finalement entrer au ciel sans conversion et renouvellement de cœur ? Où pouvons-nous trouver la plus petite évidence que quelqu'un puisse naître de nouveau après la mort, et recevoir un cœur nouveau, s'il meurt dans un état non régénéré ? Si un homme peut finalement échapper à la punition éternelle sans foi en Christ ou sanctification de l'Esprit, alors le péché n'est plus un mal infini, et il n'était pas nécessaire que Christ meure au Calvaire !

(B) Tenons ferme la doctrine de la punition éternelle future, pour l'amour de la sainteté et de la moralité. Je ne puis imaginer rien de plus séduisant pour les hommes que cette théorie fallacieuse selon laquelle nous pourrions vivre dans le péché et toutefois échapper à la perte éternelle ; que bien que nous soyons « asservis à toute espèce de convoitises et de voluptés » tandis que nous sommes ici-bas, nous finirons d'une manière ou d'une autre tous par arriver au ciel plus tard ! Dites seulement au jeune homme qui « dissipe son bien en vivant dans la débauche, » qu'il y a malgré tout un ciel à la fin, même pour ceux qui vivent et meurent dans le péché, et il est peu probable qu'il se détourne du mal. Quelle importance accorde-t-il à sa manière de vivre, s'il n'existe point de « jugement à venir » ? Pourquoi se repentirait-il et prendrait-il sa croix, s'il peut finalement atteindre le ciel sans difficulté ?

(C) Enfin, tenons fermement cette vérité pour le bien des espérances communes de tous les saints de Dieu. Comprendons distinctement que chaque coup porté à l'éternité de la punition est un coup aussi lourd porté à l'éternité de la récompense. Il est impossible de séparer ces deux choses. Aucune définition théologique ingénieuse ne peut les diviser. Elles subsistent ou périssent ensemble. Le même langage est utilisé, les mêmes figures de style sont employées, lorsque la Bible parle de l'une ou l'autre condition. Chaque attaque sur la durée de l'enfer est également une attaque sur la durée du ciel. Il est profond et vrai de dire : « Avec la crainte du pécheur, notre espérance s'en va. » Je quitte cette section, avec un sentiment intense de sa douleur. Je ressens vivement, avec Robert M'Cheyne, que « c'est un sujet difficile à traiter avec amour. » Mais je m'en détourne avec une conviction tout aussi forte que si nous croyons à la Bible, nous ne devons jamais abandonner quoi que ce soit de ce qu'elle contient. D'une théologie

deux, austère et sans miséricorde, bon Dieu, délivre-nous ! Si les hommes ne sont pas sauvés, ce n'est pas parce que Dieu ne les aime pas, ni parce qu'Il n'est pas disposé à les sauver, mais parce qu'ils refusent de venir à Christ, selon cette parole : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » (Jn 5.40). Mais nous ne devons pas être sages au-delà de ce qui est écrit. Aucune libéralité morbide, ainsi nommée, ne doit nous induire à rejeter quoi que ce soit que Dieu a révélé sur le monde à venir. Les hommes parlent parfois exclusivement de la miséricorde, de l'amour et de la compassion de Dieu, comme s'Il n'avait pas d'autres attributs, et mettent entièrement de côté Sa sainteté et Sa pureté, Sa justice et Son immuabilité, et Sa haine du péché. Prenons garde à ne pas tomber dans cette illusion. C'est un mal croissant dans ces derniers jours.

Des conceptions basses et inadéquates de l'innommable vilenie et souillure du péché, et de l'indescriptible pureté du Dieu éternel, sont des sources fertiles d'erreur concernant l'état futur de l'homme. Pensons à l'être puissant avec lequel nous avons affaire, comme il a lui-même déclaré son caractère à Moïse, en disant : « L'Éternel, l'Éternel, Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché ». N'oublions pas la clause solennelle qui conclut la phrase : « mais qui ne tient point le coupable pour innocent » (Ex 34.6-7). Un péché non repent est un mal éternel, et ce péché ne peut jamais cesser d'être péché ; et Celui avec qui nous avons affaire est un Dieu éternel !